



PISTES D'EXPLOITATION

- La position de Jenny au début du film est celle d'une marginalisation par rapport aux autres adolescents de sa classe : qu'est-ce qui peut motiver cette exclusion du "vilain petit canard" présumé ? Parler des différences, souvent plus fantasmatiques que justifiées, et des souffrances que peut susciter une telle mise à l'écart.
- Jenny observe les jeux des autres adolescents avant d'expérimenter elle-même le rituel du passage dans les toilettes. Que peuvent suggérer ces curieuses coutumes, dans l'identification à un groupe, par exemple ? De quoi peut-on les rapprocher (évoquer les pratiques de bizutage dans certaines écoles) ?
- Le ralenti au cinéma n'a pas du tout la même fonction que dans une retransmission sportive (il ne s'agit pas de mieux voir une action) et n'est pas forcément une coquetterie de style, mais peut prendre une réelle signification. Étudier divers exemples dans différents genres (western, romance, drame).
- Le travail sur l'image et la lumière est une dimension que l'on retrouve souvent dans les films scandinaves (dès certains films muets comme *Le Vent* de Victor Sjöström et, bien sûr, dans plusieurs chefs-d'œuvre d'Ingmar Bergman). Voir aussi le traitement de la lumière chez le peintre norvégien le plus connu, Edward Munch. Rapporter possiblement le thème à la géographie septentrionale du pays, avec des nuits qui sont longues pendant une importante partie de l'année.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.

Rédaction : Christophe Chauville



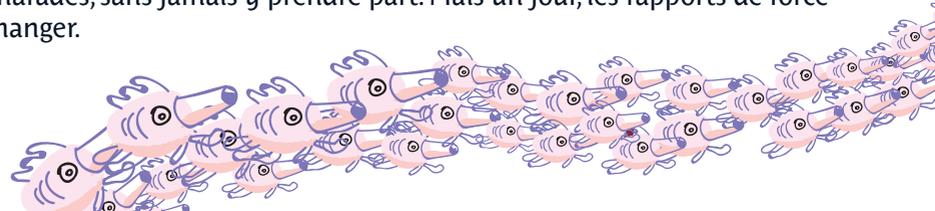
Dès 13 ans MINES DE RIEN

JENNY Ingvild Soderlind



15' / 2010 / Norvège

Jenny est une jeune collégienne solitaire. Distante, elle observe les jeux de ses camarades, sans jamais y prendre part. Mais un jour, les rapports de force vont changer.





Sans doute moins connu que ses voisins suédois ou danois, le cinéma norvégien s'est à la faveur de ces dernières années offert une cure de jouvence, sous l'influence de réalisateurs tels que Jens Lien (*Norway of Life* en 2007, *Une éducation norvégienne* en 2011) ou Joachim Trier (*Nouvelle donne*, en 2006, *Oslo, 31 août* en 2011). Le court métrage s'est aussi fait le témoin de cette embellie, *Jenny* d'Ingvild Soderlind en étant l'un des meilleurs ambassadeurs (il a été montré notamment à la Berlinale en 2011). Son éponyme héroïne est une petite rousse au teint pâle âgée de quatorze ans, solitaire malgré elle et insatisfaite de ce triste sort.

La première séquence du film, qui correspond à un pré-générique le traduit avec brio : une sonnerie de fin de cours libère **un flot de collégiens, qui apparaissent à l'image au ralenti, ce qui appuie paradoxalement l'impression d'effervescence et d'agitation** de cette sortie de classe collective. Un mouvement de caméra circulaire, à 360 degrés, dévoile bientôt Jenny, adossée à un mur et seule, isolée dans le plan au contraire des précédents qui montraient beaucoup de filles, puis de garçons dans le champ. Jenny observe les mœurs de ses congénères et on devine toute sa frustration et sa souffrance de ne pas être leur égale, de se sentir exclue, mise à la marge, humiliée. On peut d'ailleurs comprendre que **le ralenti correspond à son propre regard sur un monde étranger, peut-être fantasmé, en tout cas lointain et inaccessible. La reprise d'un rythme normal de défilement des images, juste après l'inscription du titre du film, correspond à l'immersion obligée du personnage dans le monde réel**, celui de cette banlieue d'Oslo où vit l'adolescente, dans une sorte de cité HLM assez différente de l'image de celles que l'on connaît en France. En effet cette cité est proche de la nature et des forêts, où Jenny peut trouver refuge et consolation en se lovant contre un tronc d'arbre.

Jenny est fasciné par un garçon de sa classe, Adam, dont elle s'éprend. Elle va jusqu'à l'épier chez lui, mais celui-ci ne la remarque aucunement. **La réalisatrice semble jouer avec les mythologies adolescentes contemporaines** puisque ce playboy a un charisme évident, mais aussi une facette plus inquiétante, à la manière du héros de *Twilight*. Ce n'est pourtant pas le visage d'un vampire que Jenny surprend un soir, mais celui d'un petit hooligan : avec sa bande de copains, il sème le trouble dans un gymnase en dehors des heures d'ouverture, avant que le feu soit mis, à leur sortie, à une voiture garée sur le parking. Jenny, tapie dans l'ombre, est témoin du forfait et Adam la voit, enfin. Dès lors, le rapport de force se modifie entre eux : la discrète jeune fille a un rôle clé puisqu'elle tient entre ses mains le destin immédiat de celui qu'elle aime en secret. **Le regard joue un rôle essentiel et la réalisatrice en joue au maximum dans sa mise en scène du rapport entre les deux protagonistes.** Lorsque Adam déboule sur la route pour bloquer Jenny qui rentre chez elle à bicyclette, celle-ci, impressionnée, baisse les yeux...

La scène finale reprend les éléments de cette première rencontre, mais en sens inverse : c'est Jenny qui barre la route à Adam, éteignant un réverbère en frappant dessus, et la fille et le garçon se regardent alors bien en face, les yeux dans les yeux. Ce qui a changé entre-temps, c'est qu'Adam a "intrônisé" Jenny la solitaire en lui faisant passer un curieux rite de passage, celui-là même qu'elle observait au début du film, à savoir être enfermée avec lui dans les toilettes aux yeux de tous les autres, rassemblés dans le couloir. **Une complicité naît dans ce huis clos, espace initiatique** éloigné des sous-entendus triviaux attendus et imaginables depuis l'extérieur (voir l'expression sur le visage de la première fille entraînée là, en compagnie de plusieurs garçons)...

Il semble y avoir dans le style d'Ingvild Soderlind **une certaine influence de l'esthétique de Gus van Sant**, les ralentis et les mouvements de caméra rappelant fortement ceux d'*Elephant*, qui radiographiait aussi des solitudes adolescentes, avec des conséquences autrement dramatiques. Plus léger, ce court métrage n'en dresse pas moins le tableau inattendu d'une jeunesse turbulente dans un pays que l'on pensait calme et sans problèmes jusqu'à un épisode tragique, encore plus meurtrier que celui de *Columbine* : le massacre de l'île d'Utøya, perpétré en juillet 2011 par le tristement célèbre Anders Breivik, autre incarnation, odieuse et révoltante, d'une marginalité aliénante.

Née en 1975 à Fredrikstad, en Norvège, Ingvild Soderlind étudie à l'université Napier d'Édimbourg, en Écosse. Diplômée en 2002, elle réalise plusieurs courts métrages et des films documentaires, ainsi que des films publicitaires ou éducatifs. Jenny est sélectionné aux festivals de Berlin, Milan, Lisbonne, Bergen, Uppsala, etc.